

R PASSERELLES

Gilles Bellafronte



 **EdiLivre.com**
COUP DE COEUR
collection

Gilles Bellafronte

Passerelles

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8902-9

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

LLIOUBOV

37° 45' 20'' N / 03° 52' 59'' E

Elle était noire cette houle, longue et noire, vêtue de filaments d'argent qu'éclairait une lune blême. Au loin, la colère du ciel finissait de craquer ses dernières allumettes, les cieux, couleur fonte, paraissaient enfin se reposer et de longues colonnes noires évacuaient les dernières pluies vers l'est.

Les gémissements gourds de la coque ralentissaient la mélodie de leur rythme bienveillant. La pluie fine n'en finissait pas d'arroser le pont salé et sali par la tempête.

La douce berceuse des pistons du moteur Deutz rassurait l'équipage qui dormait au fond du ventre chaud du vieux navire.

L'aube annonçait la naissance du jour.

Le gris de la nuit nettoyait ses dernières blessures.

Cette fin de nuit avait le goût de l'angoisse passée, comme une douleur sourde qui s'éloigne en traînant les pieds, indiquant que l'on vit encore mais qu'elle reviendra bientôt.

La houle était noire et longue, abîme profond où se noient les rêves.

La houle était noire et grise, et la vie s'éveillait.

Le marin à la barre frotta ses yeux rougis par la veille, ne rêvant que d'aller coucher son corps endolori par la tension du quart.

Le disque protecteur du soleil écartait les nuages : il était sept heures.

L'odeur du café nettoya l'atmosphère enfumée de la passerelle maintenant éclairée. Enfin, le bruit de la porte annonça l'arrivée de la relève de quart. Le lieutenant pénétra dans la pièce suivi du cuistot portant trois tasses et un grand pot de café noir.

– Nuit difficile ? interrogea le lieutenant en examinant le désordre régnant autour d'eux.

– Toutes les nuits sont difficiles, rétorqua Mirko le cuisinier croate, les hommes ont toujours peur de l'obscurité. Il n'y a que les terriens pour imaginer que les quarts de nuit sont propices à la méditation. En fait, la nuit, on la passe à se demander d'où va surgir le problème et à lutter contre la fatigue.

L'homme de quart étira ses membres engourdis, enclencha le pilote automatique et se retourna vers les deux arrivants :

– Cap aux 74, vitesse 8 nœuds, vent de nord-ouest 25 nœuds, clair passerelle et machine, lança-t-il en fourrageant dans sa tignasse, puis il reprit en bâillant : Mirko, sers-moi un café au lieu de philosopher et toi, Chris, prends la barre.

Tout en buvant son café, Matteo referma la porte de la passerelle d'une main lasse et prit la coursive qui conduisait à sa cabine, avec la démarche chaloupée d'un homme ivre de fatigue et de tangage.

L'ascétique décoration de la cabine du second capitaine ne correspondait pas aux standards des romans : c'était une pièce sans confort et sans âme. Seulement l'antichambre du sommeil.

Matteo s'allongea à demi sur sa bannette, observant autour de lui d'un regard las : un bureau intégré au mur forme une alcôve, des papiers en désordre, une armoire ouverte pleine de vêtements froissés, une douche où pendent deux chemises beiges, une chaise au dossier recouvert de vestes raidies par le sel.

Son regard s'arrêta sur une vieille photographie encadrée où posait un grand-père, fier et droit, et au fond, un petit village des montagnes corses.

Certains matins, après une nuit de veille, sont difficiles ; la fatigue est tellement présente que l'on ne parvient plus à s'endormir. Les pensées s'accrochent, se télescopent, se fondent dans un état intermédiaire : entre songes et souvenirs, fantasme et réalité, un doux et angoissant brouillard.

Matteo prit une petite boîte en argent, ciselée de motifs berbères, sur sa table de nuit. Posée entre « Les secrets de la Mer Rouge » et un réveil digital made in Taiwan, la boîte à rêves s'ouvrit sur une boulette de kif marocain et du papier à rouler.

Il s'assit lentement. D'un geste précis, il déplia le papier à cigarette et mélangea le tabac blond avec le kif doucement effrité à la chaleur de son Zippo. Une âcre odeur d'Orient et d'essence envahit la cabine, une odeur pleine de voluptés et de caresses, une promesse de quiétude, une porte ouverte vers l'infini ouaté des paradis artificiels.

Buvant son café à petites gorgées, il roula son stick, l'alluma doucement en s'allongeant sur le lit

aux draps froissés. La douce fumée s'empara de son esprit, le vidant des doutes du matin, des chimères de la journée naissante et des espoirs trop tôt imaginés.

Il pleuvait toujours.

Le bateau roulait.

Doucement. Sans à-coups.

L'odeur d'huile chaude. Les craquements de la coque.

Le sommeil distillait son lent venin dans sa conscience.

La faible lueur de son âme s'éteignit tranquillement.

Il faisait bon. Tout était calme.

Au loin, le bruit régulier du moteur Deutz rythmait la douce plongée dans le néant...

*
* *
* *

Il était midi. Matteo le sentait.

Les odeurs, les bruits, les mouvements avaient changé. Des effluves de riz et de coriandre flottaient dans le bateau. Le vacarme des relèves de quart ponctuait la vie retrouvée du navire.

On frappa à la porte. Sans attendre de réponse, Antoine pénétra dans la pièce sombre. Son cousin. Le fil ténu qui le relie à sa terre natale. Ses racines. Son histoire. Ils avaient passé ensemble toutes leurs vacances d'été dans ce village de la montagne corse : ensemble ils avaient galopé dans le maquis, ensemble couru après les cochons sauvages, s'étaient battus, aimés, perdus, retrouvés. Ils étaient du même sang. Ils étaient de la même enfance.

Antoine était un de ces personnages pleins de contradictions qui faisaient la fierté et la honte du peuple corse.

Très engagé politiquement pour l'autonomie de son île, Antoine avait réussi à cumuler avec brio les fonctions de premier magistrat de sa commune et celles de poseur de bombes pour le FLNC, mélangeant avec aisance l'activisme politique, la gestion du village, la lutte armée et son rôle de représentant de l'État français. Un cocktail d'idéalisme, de malversations, de parole donnée, de fausses promesses et d'engagement utopique. Patriote, activiste, résistant ou terroriste ? Personne ne le savait. Personne ne le sait.

Peut-être qu'Antoine n'était que la victime d'un système ?

Peut-être qu'Antoine était le système ?

Antoine avait-il choisi ?

Antoine avait choisi.

Puis, une obscure tentative de meurtre à la machette pour une histoire d'honneur l'avait obligé à quitter le village pour « prendre le maquis ». Il avait quitté son île.

« Antoine est trop sensible. » avait argumenté leur grand-mère pour justifier son geste.

Alors Matteo l'avait pris à bord comme bosco, retrouvant avec lui la complicité de l'enfance partagée. Maintenant, son salaire à bord lui permettait d'envoyer régulièrement de l'argent à sa femme et ses enfants restés là-bas.

– La famille, c'est ce qui reste quand il ne reste plus rien, disait-il en riant.

À bord, il écoutait en boucle un disque du groupe corse « A Filetta », peut-être pour ne pas oublier son pays, son peuple, sa culture, sa vie. Enfermé dans l'ancre chaud du navire, en compagnie d'hommes de tant de cultures différentes, Antoine avait peur de laisser sécher les racines de son maquis.

On est de la terre de son enfance. On est du clocher de son église, du café sur la place du village, du bruissement de la fontaine, des vieilles femmes qui conversent. Des jeux d'enfant, des siestes sous le ciel blanc. On naît du soleil de notre enfance.

Antoine était construit avec le ciment de son village, les maisons entrelacées dans une danse faite de violence et de fraternité, les rues tortueuses d'une société patriarcale, les pavés irréguliers de la fierté.

Antoine et Matteo étaient cousins, du même village, de la même enfance.

Quand Antoine venait réveiller Matteo, le rituel était à chaque fois le même : une tasse de café chaud, une conversation anodine sur la vie du bord pour ne pas parler de l'essentiel, de lourds silences emplis d'ombres, une cigarette partagée, l'éveil douceâtre d'une existence d'hommes en mer. Ni vivants ni morts.

Antoine se leva, toucha d'un geste furtif l'épaule de son cousin et sortit de la cabine en refermant la porte doucement. Après avoir fini son bol de café et pris une douche sommaire, Matteo sortit à son tour affronter la lumière et le bruit de la vie.

De retour à la passerelle, il retrouva le commandant José-Luis Santiago en train de faire le point sur la table à carte. Armé d'un compas à pointe sèche et d'une règle Cras, il vérifiait la route et calculait la dérive occasionnée par la tempête de la nuit.

- Bien dormi amigo ? lança-t-il en levant les yeux.
- D'un sommeil de plomb. Quoi de neuf ?
- Nous avons dérivé de quarante milles vers le sud-est dans la nuit mais on sera à Lattaquieh dans huit jours, si Dieu le veut.
- Il vaudrait mieux, Salah nous attend là-bas et il n'aime pas les surprises en affaire, répondit Matteo. Cette nuit a été difficile, le vent a atteint cinquante-cinq nœuds et j'ai dû prendre la fuite pour ne pas trop faire travailler la coque du Llioubov.
- Oui, j'ai entendu ça. Il ne souffle plus qu'à vingt nœuds maintenant, il va falloir faire contrôler la cargaison. Salah Ibn Abdous n'appréciera pas de voir sa marchandise abîmée et ce vieux rafiot est aussi étanche qu'une fille de joie ukrainienne.
- Ok, je vais inspecter les cales avec Abdel et Kamel.
- Tu prendras le quart à seize heures, Antoine fera cet après-midi. Dis-lui que la route est tracée et que le GPS fonctionne de nouveau sur le lecteur de carte, ajoute Santiago.
- L'AIS est toujours en panne ?
- Non, Chris l'a réparé mais ça ne nous arrange pas, j'aime autant que l'on ne nous repère pas trop. Les informations que l'on pourrait transmettre mettraient la puce à l'oreille de ces putains de navires garde-côtes qui croisent dans les parages.
- De toute façon, nous allons longer les côtes nord-africaines à la limite des eaux territoriales jusqu'en Syrie. Nous avons toujours rendez-vous dans la baie de Rass al-Bassit ?
- Ouais, répondit Santiago, Salah s'est arrangé pour éloigner les douaniers et l'échange devrait être

rapide, des canots devront décharger les caisses d'armes et nous livrer la came.

– Bon, je file vérifier si les caisses n'ont pas subi de dommages cette nuit.

Matteo quitta la passerelle en jetant un coup d'œil au niveau de la bouteille de whisky du commandant posée sur la table à carte calculant mentalement combien de temps il restait avant que Santiago ne soit complètement ivre.

*
* * *

Dans leur cabine, Abdel et Kamel passaient le temps, l'un lisait le Coran en égrenant un chapelet pendant que l'autre regardait un film d'action américain en mangeant des sardines directement dans la boîte. Ils avaient en commun une famille laissée en Palestine, des rêves de liberté et une dévotion sans faille pour Matteo qui les avait sortis d'un guépier avec l'immigration britannique sur le port de Calais. Malgré leurs caractères et leurs styles de vie complètement différents, ils étaient inséparables. Nés tous deux à Shati, un misérable camp de réfugiés de la bande de Gaza, ils avaient rejoint le Hamas et seul l'exil leur avait permis d'échapper aux geôles israéliennes. Naviguant depuis deux ans, ils assuraient de cette façon un salaire décent à leurs familles en attendant la paix pour rentrer chez eux.

– Salam les gars. Faut aller vérifier les cales du navire, les caisses ont pu être mouillées par la mer cette nuit, lança Matteo en ouvrant la porte.

Ensemble, ils passèrent l'après-midi à inspecter la cargaison d'armes et de munitions qu'ils transportaient dans les cales du vieux cargo russe. Le « Llioubov » était un cargo double pont de 75 mètres de long avec deux cales et trois mats de charge. Construit en 1962 dans un chantier allemand, il naviguait à présent sous pavillon chypriote. La rouille suintait de sa coque noire et le pont était rapiécé de dizaines de tôles soudées comme un patchwork géant. Les varangues de cale arrachaient leurs soudures dans un dernier gémissement et la lumière qui pénétrait dans les soutes animait le jour d'une lueur de cathédrale abyssale. Le cargo ressemblait à un vieux marin perdu, usé par les larmes de la mer, fatigué de porter sa misère hautaine autour du globe, rongé par le sel du temps qui passe. Ses cris sourds sentaient l'huile et la mort.

Matteo passa les voir après son quart à la passerelle. Le commandant dormait, ivre mort, Chris le chef-mécanicien nettoyait une pièce, Mirko chantonnait en préparant le repas du soir. Le cargo roulait, son ventre plein, sur le soir de la Méditerranée. Kamel et Antoine jouaient aux échecs. Abdel priait vers l'est. Le cargo traînait son vieux corps sur le chemin de la nuit.

Encore une autre nuit.

Matteo fumait en rêvant.

La drogue montait lentement à l'assaut de chaque cellule de son cerveau, détruisant consciencieusement les synapses et écartant toute résistance.

Encore une bouffée, longue, très longue et les murs de sable s'effondrèrent, laissant affluer les souvenirs par vagues chaudes.

Les douces images de sa période étudiante envahirent le cerveau embrumé du marin : la faculté de Corte, ses amphis à moitié vides, les copains de cours, les débats interminables au café du coin, les filles qu'on embrasse en riant, les soirées pâtes à dix dans une chambre et les manifs pour tout et son contraire...

Puis, vint le temps de l'activisme politique, suivi rapidement de son recrutement par une organisation autonomiste prônant la lutte armée.

Les souvenirs se faisaient plus âcres, plus violents : les réunions secrètes, les cagoules, les armes, mais aussi l'exaltation, la fraternité, la clandestinité. Ce sentiment puissant d'avoir raison au cœur d'un juste combat, dans une lutte nécessaire et sans concessions.

Et, survint le drame.

Une redescente rapide dans l'univers sordide de l'humanité.

Après avoir découvert la malhonnête, la cupidité, la corruption, la bêtise et la bassesse, Matteo fit l'apprentissage du déshonneur.

Un jour de décembre, il posa avec ses camarades un engin explosif dans la villa d'un continental en vacances. Hélas, la femme de ménage était présente avec sa petite fille de 6 ans. Le souffle de l'explosion déchiqueta les deux êtres et détruisit l'âme de Matteo.

L'image de cette innocence déchirée avait hurlé dans les limbes de son esprit.

« Dommage collatéral » avait conclu Paul en crachant par terre.

Matteo l'avait tué à coups de barre de fer. Une crise de démence.

Ensuite était venu le temps des cauchemars, de la fuite et de la névrose.

Les cauchemars qu'il n'arrivait à vaincre que sous l'effet de la drogue.

La fuite qui l'entraînait au gré des vents et des mers.

La névrose qui parlait dans sa tête, l'empêchait toujours d'être le gendre idéal.

Matteo en était là.

Son joint à la main.

La tête dans de sombres brumes.

Le corps absent. L'âme triste.

Un homme perdu entre le milieu et la fin des temps.

Un homme qui ne s'accordera pas le pardon de ses péchés.

Un homme qui peut être sauvé par la grâce d'un mot et qui perdra tout dans le mensonge de l'action.

Un homme maudit.

*

* * *

Le lendemain, une bagarre éclata entre Antoine et Chris, le chef mécanicien anglais. Antoine était en train de passer de l'antirouille devant une porte étanche quand Chris l'avait ouverte et avait renversé la moque de peinture sur Antoine.

– Putain de négro, tu ne peux pas faire gaffe.

Prenant de l'élan, Chris frappa le pot en direction d'Antoine en criant : « I fuck you, son of a bitch »

Antoine jeta son pinceau et se rua, la tête en avant, sur son adversaire pourtant deux fois plus grand que lui, heurtant violemment le ventre de Chris.

Chris lutta pour garder l'équilibre tout en frappant Antoine de son poing libre, les deux hommes soufflaient en tentant de faire basculer l'autre et en s'insultant : « I'll kill you bastard » « testa di catso ». Grâce à sa haute taille, Chris avait l'avantage, et il était en train de marteler le visage et le corps de son adversaire qui prenait une teinte violacée. Profitant d'un moment d'inattention du grand noir, Antoine attrapa une de ses jambes et le faucha violemment. Le visage de Chris heurta le surbau de la porte et son arcade sourcilière éclata sous le choc. Aveuglé par le sang, il tentait maintenant d'éviter les coups meurtriers du Corse. Soudain, deux ombres surgirent de l'avant et se ruèrent sur les protagonistes. Abdel et Matteo séparèrent les deux hommes suant, s'accrochant, s'insultant chacun dans sa langue maternelle. Matteo ramena Antoine jusqu'au carré de l'équipage pendant que Chris se faisait panser à l'infirmerie.

– Qu'est-ce qui te prend, imbécile, de te battre comme un gamin. Tu es devenu fou ? s'écria Matteo hors de lui.

– Il m'a insulté ! Personne ne m'insulte, surtout pas un nègre.

– Tu es vraiment un con. On est tous des nègres, on est toujours le nègre de quelqu'un. Quand notre grand-père a débarqué sans un sou de son village corse sur le continent au début du siècle, tu crois qu'il n'était pas un nègre ? Les Italiens, les Espagnols, les Polonais ou les Turcs qui fuyaient la misère, ce n'était pas des nègres pour les Français de l'époque ? Sur ce

bateau comme partout sur la terre on se doit de respecter les autres : Noirs, Arabes, Corse, Gitans, Chinois ou Martiens, la race ne compte pas. Ce qui est important c'est la dignité de chacun.

– So Corsu e su fieru, grommela Antoine.

– Et eux aussi doivent être fiers de ce qu'ils sont, on est tous le nègre de quelqu'un !

– Ça va, j'ai compris, souffla Antoine,

– Je sais, cousin, tu peux traiter quelqu'un de con mais pas l'insulter sur sa race ou sa religion. C'est ça qu'on appelle le respect ! râla Matteo en colère.

Par la porte restée ouverte, Abdel passa la tête et citant le Coran d'une voix grave : « Les serviteurs du Tout Miséricordieux sont ceux qui marchent humblement sur terre et qui, lorsque des ignorants s'adressent à eux, disent : Paix ! » Entrant dans le minuscule local qui servait aussi de réserve à vivre, Abdel se saisit d'une boîte de carottes et reprit en souriant : « Dis-moi, Antoine, c'est pas une tête de nègre qu'il y a sur le drapeau corse ? »

Un immense éclat de rire salua la réflexion et Antoine hilare s'écria : « Abdel, mon frère, tu es vraiment un abruti ! » En souriant, chacun reprit le chemin de son poste de travail et la journée se déroula lentement dans l'harmonie grisâtre de la routine.

Matteo souffla un peu, satisfait d'avoir pu éviter le pire, de ne pas avoir pris parti, de ne pas avoir eu à choisir entre le bien et le mal.

Il est tenu le fil qui sépare le bien du mal. Existe-t-il ?

À quel moment, un homme doit choisir ?

A-t-il le choix ? N'est-il pas le fruit de son environnement, de sa culture, de son histoire ?

Il combattait pour la liberté mais cette liberté n'était que le fruit de son imagination.

Alors, pourquoi ?

Pour un idéal de système social, l'essence volatile d'illusions politiques, l'impression de faire de sa vie une victoire sur la mort par le biais du pouvoir ? L'absence de liberté n'est-elle pas une mort humaniste ? Mais liberté est un mot vide de sens pour ceux qui n'en sont pas privés, ce combat n'est qu'une guerre utopique qui déborde du grand vase de l'injustice. Cette bataille est seulement le fait d'individus qui se fuient dans le chaos d'un combat existentiel.

La victoire importe peu, seule l'illusion du destin maîtrisé est un pas vers cette liberté.

Souvent le soir, dans le carré, Matteo jouait à la belote avec Kamel, Mirko et Antoine. Ils ne parlaient pas souvent d'eux, de leur passé, de leurs blessures. Chacun respectait le silence des autres, une sorte de pudeur, une règle tacite de savoir-vivre entre eux. Pourtant ce soir-là, Antoine enfreignit les règles :

– Dis-moi Matteo, lança-t-il avec son accent. Où tu l'as connu Abdel ?

Les joueurs de cartes se regardèrent avec surprise mais c'est Kamel qui répondit :

– Il nous a sauvé la mise, un soir à Calais. Avec Abdel, on était matelot sur l'Union Marty, un cargo transportant du vrac entre Sheerness et Calais. On avait monté un bon petit business qui rapportait pas mal : le transport de clandestins entre la France et l'Angleterre. C'était facile : les clients ne manquaient pas, Iraniens, Afghans, Somaliens, Éthiopiens, Kurdes. Et tout le monde y trouvait son compte : les

clandestins passaient, mes poches se remplissaient, et Abdel œuvrait pour le bien-être des hommes opprimés. Malheureusement, les bons filons attirent les convoitises. Un meccano du bord qui connaissait notre combine a tout balancé aux autorités françaises. Ils avaient prévu de nous prendre sur le fait le soir avant l'appareillage du bateau mais Matteo qui faisait escale sur le navire voisin nous a prévenus. Nous avons embarqué avec lui en catastrophe.

– Comment l'as-tu appris ? demanda Antoine à Matteo.

– Ça faisait un moment que j'avais repéré leur petit manège, mais ça ne me regardait pas. Je trouvais même que c'était bien pour les pauvres gars qui fuyaient la misère vers l'eldorado anglais. Ce soir-là, j'étais en bordée dans un bar de la rue de Madrid avec un officier de port avec qui j'ai fait l'hydro à Marseille quand un de ses potes, major de la Police de l'Air et des Frontières, est passé boire un verre. Il s'est vanté de l'opération prévue pour le lendemain soir. Mon bateau devait appareiller dans la nuit pour passer l'écluse Carnot, alors j'ai prévenu les deux rigolos pour leur éviter les plaisirs des geôles françaises. Cela a pris du temps, parce qu'Abdel a tenu à laisser un souvenir au mécanicien qui les a dénoncés !

– Lequel ?

– Il lui a planté une fourchette dans la cuisse ! rigola Kamel.

– Pourquoi une fourchette ?

– On était pressé, on n'a pas eu le temps de trouver un couteau de cuisine.

*
* *

La mer était blanche, les nuits noires succédaient aux matins bleus, le vent d'ouest irisait la monotonie des jours qui passaient, le soleil chauffait les corps usés par les embruns. À bord, le rythme des quarts égrenait le temps qui s'écoulait inexorablement. Matteo laissait filer l'espace de sa vie, ni vivant ni mort. Sa silhouette longiligne se dressait souvent sur le passavant bâbord et on le voyait fumer longuement les cigarettes de kif qui le maintenaient dans cet état à mi-chemin entre les limbes de la rêverie et les souvenirs qui se diluaient.

À trente-six ans, Matteo avait vécu de nombreuses aventures, sa vie nomade l'avait transporté dans le pays magique des hommes bons et plus souvent encore baignés dans la fange boueuse de la méchanceté. C'était quelquefois les mêmes hommes : des victimes de la peur. Il avait gardé le regard transparent des hommes qui ne croient plus. Ses épaules larges sentaient la violence et ses boucles noires diluaient un parfum de nostalgie.

Dans son vieux pull à col roulé bleu marine, Matteo se tenait de longues heures à scruter le large. Il n'était plus qu'un passager des flots, entraîné par la vie vers un horizon teinté de gris.

Il était là : spectateur du monde. Les hommes s'agitaient autour de lui, il les regardait, les sentait, les reniflait, les aimait et les rejetait.

Accroché au pavois qui le séparait de cette mer si semblable et si différente, Matteo voyait passer dans l'onde bleutée le flux de sa vie.